

Dédicace :

Papa,

Ils sont pour toi ces quelques mots,  
Toi le père parti trop tôt,  
Qui par un jour de fête comme on n'en fait pas,  
Ce soir-là a livré son dernier combat.

Nous étions quatre Charles d'âges complémentaires,  
Nous étions comme les trois mousquetaires,  
Mais sans toi notre pierre angulaire,  
Nous n'avons plus jamais entonné les mêmes airs.

Il y avait mon pépé qui a promis de faire des croissants,  
Seulement quand le monde entier aura du pain ;  
Si Jésus a bien multiplié les pains et si Dieu est grand,  
Les anges et les saints doivent trouver cela très bien.

Il y avait Charles que je n'ai jamais appelé « le gros »,  
Car ce qui chez lui est vraiment très costaud,  
C'est qu'avec son Amour, sa présence et son dévouement,  
Il m'a montré ce qu'était être un homme digne de ce nom.

Il y avait aussi moi, le dernier arrivé,  
Qui malgré le temps et les tempêtes,  
Continue de se battre pour trouver  
Comment faire de chaque instant une fête.

Ils sont pour toi ces quelques mots,  
Toi le père parti trop tôt,  
Toi l'ancien super combattant,  
Dont je suis si fier des décorations.

On m'a élevé dans les récits de tes exploits,  
Et maman disait toujours « ah !!! S'il était encore là ».  
Le fait de m'éduquer dans l'ombre de Superman,  
Aurait pu faire de moi un mythomane.

Mais le vent, la mer et les sables de Mauritanie  
M'ont rapidement remis d'équerre,  
Et si j'ai parcouru le monde et ses misères,  
C'était pour tenter de le rendre plus joli.

Ce que j'ai reçu en héritage ce sont ces traditions,  
Celles qui font que les hommes qui portent notre nom,  
Vont chercher dans les défis que leur lancent les océans,  
La force d'être honnêtes, fidèles, généreux... en un mot grands !

Pardon de t'avoir parfois idéalisé  
Pour trouver en moi le courage de me surpasser,  
Depuis ma traversée de San Francisco à Hiva Oa,  
Je suis devenu CE fils digne de toi.

Ils sont pour toi ces quelques mots,  
Toi qui certainement de là-haut,  
Va enfin pouvoir prendre du repos :  
« Petit Charles » est enfin devenu Charles Château.

## Introduction

Pourquoi ce livre ?

Pourquoi, ou plutôt à cause de qui, ce livre ? En grande partie à cause d'Olivier de Kersauzon. Sa noblesse est plus dans ce qu'il est que dans sa particule et j'ai, pour lui, une admiration sans bornes.

J'ai eu très jeune une certaine curiosité qui m'a poussé à aller là où c'est marqué « défendu », que ce soit au sens propre comme au sens figuré.

Adolescent, je vivais dans une ville bourgeoise au creux des montagnes de Haute-Savoie d'où je me suis toujours senti un peu en cage. Afin de limiter les bêtises liées à ma soif de découverte et que je m'évade plus dans ma tête qu'avec mon corps, ma mère m'offrait, chaque année, un abonnement à la Guilde du Raid pour que j'aie voir les films « Aventure au 20<sup>ème</sup> siècle ».

Je devais avoir quatorze ou quinze ans quand Olivier, dans ce cadre-là, est venu présenter le documentaire lié à son livre

« Fortunes de Mer ». Dans cet ouvrage, il raconte, avec la complicité de Jean Noli, sa course autour du monde comme skipper de Ritter II. Cela a été un flash pour moi. J'ai compris qu'il y avait mieux à faire que de suivre le chemin tout tracé :

études, job, famille « classique » ... J'ai attrapé ce soir-là un virus qui a fait de ma vie ce qu'elle est.

Kersauzon, puis Antoine le chanteur – navigateur et ensuite l'alpiniste Jean-Marc Boivin, les navigateurs Éric Loiseau, Eugène Riguidel, Gérard Janichon, le véliplanchiste Christian Marty... tous m'ont montré que cela valait le coup de se bouger et de payer le prix des défis que l'on se lance.

Il y a eu aussi ce déclic, un jour d'octobre en classe de 3ème. Notre professeur de géographie, Monsieur Germain, nous a passé des diapositives de notre collège, de notre ville, de notre région... vus de l'avion qu'il pilotait. J'ai, ce jour, compris que l'on pouvait voir les choses différemment sans être inquisiteur, que l'on pouvait avoir un autre point de vue sur le monde si l'on s'en donnait les moyens. Le fait qu'il pilote lui-même l'avion m'a appris que ce que je n'irai pas chercher moi-même, je ne l'aurai pas. Donc... au boulot !!!

Je me souviens aussi d'un après-midi au cours duquel j'avais séché un cours de sciences naturelles. À la télé, il y avait Antoine qui, à la question « quel conseil donneriez-vous à qui voudrait naviguer autour du monde ? », a simplement répondu « faites-le ». Et je l'ai fait !!!

Qui sait si au moins une personne ne va pas avoir un déclic en lisant ce livre et se retrouver un jour, dans un pur moment de Bonheur, à se dire : serais-je ici si je n'avais pas lu « le Rêve m'a fait Homme » ?

Cerise sur le gâteau, je rêve que parmi ces lecteurs qui vont être heureux, ne serait-ce qu'un tout petit peu, il y ait non seulement ma fille (elle présente de graves symptômes de contamination et rien que de l'écrire, mon cœur bat), mais aussi toi, Mathis, « le fruit des entrailles de mes entrailles » (voir la Bible Psaume 126).

Lors d'une de ses dernières interventions en public, Steve Jobs a invité des étudiants à, tout au long de leur vie, « rester fou, rester affamé » ...

Voici donc le livre d'un fou qui se revendique comme tel, d'un affamé de la vie qui aura mis sept ans et plus à conclure ces lignes et qui a la tête pleine de belles choses à vivre (cette fois-ci à deux), le regard tourné vers l'horizon de son Bonheur. Comme l'a écrit Rudyard Kipling : « ... et c'est déjà que tu m'as fait la grâce – de n'avoir rien vécu d'ordinaire sur ton monde ici-bas ».

Merci à toi, lecteur, de donner un sens supplémentaire à ce que j'ai vécu. Que, comme moi, au moment de la navigation finale, tu puisses avoir ces derniers mots : merci LA Vie pour MA Vie.



## Tabarly-phile

Tout de suite, si vous êtes Tabarly-phobe (qui n'aime pas Tabarly... est-ce possible ?), je vous déconseille de lire ce livre. Dans la mesure où son édition sur du papier est très efficace pour allumer, par exemple, un barbecue, vous n'aurez pas tout perdu.

Bien que ce modeste ouvrage ne soit pas une biographie du plus grand marin de tous les temps, son nom et des allusions à son œuvre y sont régulièrement présents.

C'était en septembre 1974 et j'avais douze ans. Le soir tombait, le ciel était gris et je me suis retrouvé, dans une librairie de La Rochelle, face à Lui, incapable de prononcer ne serait-ce que mon nom. Dans mes souvenirs d'enfant, c'est Olivier de Kersauzon qui est venu au secours de mon émotion et qui a permis à mon livre, « Le tour du monde de Pen Duick VI », d'être dédié par Éric Tabarly. Cela m'a tant fait plaisir et donné tant de bonheur qu'il a fallu attendre le mois de novembre pour que ma mère se rende compte que, depuis que Tabarly m'avait serré la main droite, je ne la lavais plus...

Pendant trois jours, j'ai profité du faible sens de l'orientation de ma mère pour passer le plus souvent possible devant Pen Duick VI, amarré dans le port, ne me lassant pas une seconde de l'admirer encore et encore. J'entretenais – et j'entretiens toujours – avec lui une relation particulière. Un peu comme celle

que j'entretenais avec Joan Baez du temps où elle partageait la vie de Bob Dylan. La chanteuse de « Here's to you » était pour moi un désir inaccessible. Et pourtant, j'étais heureux que ce désir soit assouvi par quelqu'un que j'aime et admire (Bob Dylan). Je n'ai jamais fait la bise à Johan Baez, mais j'ai eu le plaisir de parcourir quelques milles à Saint-Malo à bord du beau bateau et je rêve de le barrer un jour. Moi qui prends la barre dès que possible et la rends comme un pitbull rend son os, je n'ai pas osé la saisir ce jour-là, par pudeur, ne m'estimant pas assez digne de cet honneur. Depuis j'ai traversé assez de tempêtes sur mer et dans la vie pour que si, une personne bien attentionnée tombe sur ces lignes... je suis facilement joignable !!!

Dans le train qui nous ramenait en Haute-Savoie, où nous habitons, j'ai donc dévoré Le Tour du Monde de Pen Duick VI et plus particulièrement le chapitre où Gérard Petipas – homme de confiance et ami de Tabarly – raconte comment il a géré le premier démâtage du bateau. Il a fallu refabriquer un mât en un temps record, convaincre l'armée de l'air de le transporter à Rio, récupérer du matériel à Brest et le mât en Suisse.

Là, nouveau souci : l'espar ne rentre pas dans l'avion, trop long. Sur le tarmac de l'aéroport de Genève (qui comme chacun le sait est prévu pour ce genre de choses), il a donc fallu le couper avant d'emmener le tout à Rio de Janeiro... OUF !!!

J'ai parlé de cela avec le constructeur Albert Cœudevez lors d'un Salon Nautique en 1983 ou 1984 à Genève. Il n'avait toujours pas décoléré contre Petipas mais était admiratif de sa volonté et de celle de son équipe...

Maman m'avait aussi offert un autre livre du même éditeur.

J'ai donc débarqué du « Tour du Monde de Pen Duick VI » par Éric Tabarly pour poser mon sac à bord du livre d'Alain Colas : « Un Tour du Monde pour une Victoire. »

C'est l'histoire – vraie – d'un intellectuel de Clamecy (Nièvre) qui embarque sur le premier multicoque de course océanique entre France et Pacifique en compagnie de Tabarly et Kersauzon. À la suite de problèmes fiscaux, Tabarly lui vend le bateau à Nouméa. Alors qu'il n'a jamais navigué en tant que skipper sur le moindre petit bateau, il retourne à Papeete et y embarque l'Amour de sa vie, rencontrée en Polynésie quelque temps plus tôt. Tous les deux, sans aucune aide, ramènent ainsi le bateau en Europe.

Quelques mois plus tard, Colas triomphe dans la Transat de 1972 en faisant passer le record de la traversée de vingt-cinq à vingt jours !!!

Il mettra plus tard en chantier, à deux pas de mon lieu de naissance, le plus grand bateau de course du monde : « Club Méditerranée », quatre mâts et soixante-douze mètres de long, le tout pour un homme seul. Malgré un grave accident qui transformerait le commun des mortels en assisté éternel, il ira au bout de son rêve et de lui-même en finissant sur les talons de... Tabarly (je vous avais prévenus!!!) dans la plus dure des transats. Dans cette même course, Éric fera, avec un bateau difficile à mener, même par treize gaillards professionnels, le plus grand exploit de l'histoire du nautisme à l'époque et encore l'un des plus grands à ce jour, même si ce qu'ont fait Franck Cammas, Loïck Peyron et Francis Joyon dans les Routes du Rhum 2010, 2014 et 2018 s'en approche. Panne de pilote automatique, découragement qui lui fait faire route inverse pendant vingt-trois heures, cinq grosses dépressions, les brumes de Terre-Neuve... La Victoire est toujours au bout de l'effort.

De ces récits, dès l'adolescence, j'ai tiré une conviction : on n'arrête pas un homme décidé à aller au bout de ses rêves.

Moi aussi j'ai rêvé ! J'ai même, avec la complicité de mon ami P., couché mon rêve sur le papier. Nous étions en seconde et avons écrit un poème qui exprimait notre envie d'aller à Tahiti à la voile. Il y avait aussi un passage sur LA vahiné qui, même s'il était joliment rédigé, témoignait, avant tout d'une puissante montée de testostérone.

J'ai mis plus de trente ans pour réaliser ce rêve, sacrifiant tout ou presque, y compris celles et ceux à qui je n'ai pas pris le temps de rendre un peu de leur amour, même si, dans le cas de celui de ma mère... c'était un amour envahissant. J'y ai aussi sacrifié ma paternité.

Et la réalité a dépassé le rêve.

Quant à la vahiné... qu'importe si elle n'est pas tout à fait « vahiné ». Mes yeux ont vu tant de belles choses que je suis devenu une sorte de mutant physiologique : mes nerfs optiques passent par mon cœur. Ma « vahiné » est MA vahiné, et le premier qui s'en approche de trop près, je mords !!!

Ce livre ne s'appelle pas « regardez comme je suis beau » ni « achetez mon livre, j'ai besoin de sous pour repartir » (quoi que...). Son titre n'est pas non plus : « règlement de comptes à OK tu me prenais pour un doux rêveur » car je n'ai aucune amertume en moi, aucun désir de vengeance et je ne mets pas ce que j'ai fait ni ce que je vis sur un piédestal.

Je crois juste et vraie cette belle phrase de Jacques Brel écrite sur les murs du musée qui lui est dédié à Hiva Oa aux Marquises : « Un homme, c'est fait pour bouger ».

Le Paradis n'est pas davantage dans la Hinano (la bière de Tahiti) qu'il ne l'est dans les joints avec lesquels, comme au Loto : « 100 % des overdoses sont faites par des gens qui ont commencé par jouer du haschich ». Quant à la virtualité, si

j'illustre ce livre de quelques jolis clichés, ils ne sont que des invitations à aller voir « de visu » les choses.

De toute façon, même avec toute ma bonne volonté, je ne réussis pas à transmettre l'émotion d'un passage à la voile sous le Golden Gate de San Francisco et les mots me manquent pour décrire ma joie quand le docteur Eboué m'a appris que Samuel, ramassé à demi-mort dans un caniveau de Douala, était sauvé. Et puis, par pudeur, je n'ai pas envie de partager, le fond de mon émotion quand je contemple d'un seul mouvement de tête, du haut du Tapi Oi (montagne de Raiatea-Polynésie) : Tahaa, Bora-Bora et Huahine.

Les livres de Tabarly, Colas, Kersauzon ou autres sont merveilleux et ont forgé ce que je suis.

Mais, mon livre préféré, c'est celui que je ne pourrai jamais écrire faute de savoir comment faire vivre ma vie. C'est aussi celui que je n'aurai jamais envie d'écrire car l'histoire ne m'appartient qu'à moi seul.

Ce qui m'importe, c'est de donner au lecteur « l'envie d'avoir envie ».

Alors... que l'on allume les vies et que la joie soit dans les cœurs...

NDR : ce livre est écrit pour que l'on puisse le lire chapitre par chapitre, mais aussi dans n'importe quel ordre. J'ai donc fait le choix, de temps en temps, de me répéter afin d'être compris. Tout au moins le mieux possible car moi, en me relisant, pour paraphraser Gabin, je m'aperçois que je n'ai pas tout compris...

NDR Bis : afin de ne pas courir après l'accord de Machinette ou de Trucmuche avant de publier et, parfois par souci de confidentialité, si tout ce qui est écrit dans ce livre est vrai, j'ai mélangé certains prénoms avec certaines situations et certains lieux.

NDR Ter : « Pierre qui roule n'amassant pas mousse », j'ai rédigé la plupart de ces pages sans « souvenirs physiques » tels que photos, notes ou échanges avec des tiers. Et c'est une chance. Certains rédigent leur livre avec un « nègre », moi, je l'ai fait avec mes tripes.

## Le Gaucher

Dans mes souvenirs c'était en sixième ou en cinquième, dans le second trimestre, lors d'un cours d'anglais d'une prof bien en chair qu'a eu lieu notre premier contact. Et là, le mot contact n'avait rien de figuré.

Ce grand brun n'arrêtait pas de me donner des coups au coude droit avec son coude gauche. Cela aurait pu, à cet âge, engendrer une bagarre. Constater qu'il était gaucher et moi droitier nous a non seulement fait rire, mais nous a aussi montré qu'une différence entre nous pouvait être une raison de se rapprocher.

Plus de trente-cinq ans plus tard, les choses n'ont guère évolué : j'ai écrit ces lignes en pleine mer alors qu'il dirigeait une station de ski.

P. et moi avons un point commun qui, à ce moment de la vie, vous marque profondément : notre papa était récemment décédé. Outre l'absence et le traumatisme ressentis, il nous a fallu gérer des situations familiales pas toujours simples et cela a contribué aussi à notre rapprochement.

Nous avons passé notre adolescence à une époque où l'on rentrait à la maison en marchant, sans que les parents n'alertent SOS Enlèvement si nous tardions un peu en route. Ces trajets collège – maison étaient des occasions d'échanges et de dialogues.

Déjà à l'époque j'ennuyais mon entourage avec mes histoires de bateaux. Je m'étais lancé dans mon premier combat politique : une pétition pour sauver le paquebot France. P. avait été le seul de mes camarades à me prendre au sérieux et avait non seulement signé la pétition, mais l'avait fait signer par toute sa famille... en imitant leurs signatures.

Et c'était aussi l'âge de la découverte de cet être si différent de nous et qui occupait nos pensées, de jour comme de nuit : LA Femme.

Soyons francs, l'être était assez proche pour susciter l'intérêt mais... pas assez proche à notre goût.

P. et moi étions différents de la plupart de nos congénères. Je n'ai pas le souvenir de dialogues ni d'échanges pornographiques entre nous. Nous découvrions la femme dans toute sa noblesse. À treize ou quinze ans, elle était une place forte que nous, preux Chevaliers de l'Amour, nous nous apprêtions à aller conquérir.

Pendant que certains s'échangeaient des films X, nous nous posions des questions existentielles telles que « comment s'habiller pour emmener au restaurant Kim Basinger drapée dans sa longue robe fendue ? » ou « quelles études faire pour pouvoir, un jour, partager la vie de Farrah Fawcett-Majors ? » Nous n'avons jamais flashé sur les mêmes filles, ce qui nous a certainement simplifié les choses. À une époque, P. a entretenu une relation compliquée avec Laure pendant que mon amour vain pour Danika me faisait souffrir. Les mères des deux filles, professeuses dans le même établissement, étaient de réelles ennemies qui se rendaient coup pour coup dans les conseils de classe.

C'est en seconde que nous sommes vraiment devenus amis. Fini le collège à deux pas de la maison. Il fallait prendre le bus

ou le deux-roues que nous rangions dans le même parking du lycée. Donc une liberté plus grande nous était accordée.

Nous avions seize ans et découvriions la vie et le monde. Le contexte dans lequel nous évoluions favorisait cette démarche. C'était 1978... le mur de Berlin, la Pologne qui bougeait, la guerre en Afghanistan contre l'occupant russe. Il y avait aussi le Président Valéry Giscard d'Estaing empêtré dans des scandales d'avions renifleurs et de diamants de dictateur, et François Mitterrand qui rendait chaque jour plus probable l'arrivée de la gauche au pouvoir. Les médias se développaient, le prix des transports aériens diminuait, la majorité était passée à dix-huit ans et le sport se professionnalisait.

Nous avions la chance d'être issus de milieux sociaux qui, sans être exagérément riches ou intellectuels, nous offraient une qualité de vie tant matérielle que culturelle laissant libre champ à notre soif de découverte. Le beau-père de P. dessinait des autoroutes, mon beau-frère inventait des machines-outils, ma sœur présidait une Maison des Jeunes et de la Culture... Nous regardions et commentions le journal de 20 h 00 en famille, allions voir les films « Aventure au 20<sup>ème</sup> Siècle » au théâtre et ne manquions jamais un épisode des « Carnets de l'Aventure » présentés par l'Annécien Pierre-François Degeorges. Je ne peux m'empêcher de croire que l'association de tous ces éléments a fait ce que nous sommes devenus.

Année 1978, seconde AB2-1, orientée économie. Il fallait un délégué garçon pour la classe et P. a fait campagne pour que je sois celui-là. Je pense que c'est ainsi que s'est révélée, pour la première fois de ma vie, ma capacité à ouvrir ma grande gxxx pour les autres. Être devant, montrer l'exemple, entraîner et servir l'équipe m'est devenu plus qu'une vocation. Cela fait

dorénavant partie de mon code génétique, de ma façon d'être au quotidien.

Notre classe s'est rapidement distinguée des autres du lycée Gabriel Fauré d'Annecy. Nous n'étions plus un troupeau d'élèves, sorte de moutons bêlant « oui amen » aux adultes. Nous sommes rapidement (en un trimestre) devenus un groupe organisé avec ses règles propres, ayant décidé que les autres devaient composer avec nous. Le temps et les fonctions prises quand on devient adulte abolissant certaines barrières, j'en ai parlé, des années plus tard, avec plusieurs de nos encadrants. Ils partageaient tout à fait cette analyse.

Nous avons eu la chance d'avoir des professeurs ayant pour la plupart une personnalité forte.

Surtout Mademoiselle Lestien, la prof d'histoire-géographie. Bien que quasiment aveugle, elle a été la seule à tenir cette classe turbulente que nous étions. Certainement parce qu'elle savait trouver les mots justes qui suscitaient notre curiosité, générant une autodiscipline de fait. Une seule fois elle a échoué et a craqué. C'était un matin vers dix heures, après la récréation. Le cours commence dans une agitation excessive. Malgré ses efforts, au bout d'une dizaine de minutes passées à réclamer le silence, elle se voit obligée, pour marquer son autorité, de nous imposer, pour nous punir, une interrogation surprise.

Je me souviens de chaque détail : le temps grisailleux, notre place sur la deuxième table du rang le plus à gauche, face au pupitre avec la fenêtre... P. m'a dit : « Là, on est mal. » Et il a retenu son rire en voyant mon clin d'œil complice semblant dire « t'en fais pas ». Je venais de lire le sujet au tableau noir : régime des vents dans l'Atlantique Nord. P. a eu 16 et moi 19. Plus tard, devenue une amie de ma famille, cette adorable et respectable femme me confiera qu'elle aurait certainement dû aussi mettre

un 20/20 à... Éric Tabarly dont elle m'avait vu lire le dernier livre en classe lors d'une récréation.

Nous posions un réel problème à l'encadrement du lycée, surtout P. et moi, bien entendu... « Lors du premier conseil de classe, les pires sanctions avaient été envisagées contre ces deux élèves », me confiera plus tard le proviseur de l'époque. Me découvrant une vocation d'avocat ou de commercial, j'avais demandé à l'ensemble des professeurs et cadres du lycée de faire deux classements : celui des meilleurs élèves et celui des élèves les plus turbulents. Si sur le deuxième classement nous remportions sans doute possible la palme d'or, nous nous situions parmi les meilleurs de la classe, quand ce n'étaient pas les meilleurs : P. en math, moi en physique, tous les deux en économie.

Ma démonstration avait convaincu pour le bulletin scolaire, mais pas pour les commentaires lors de la rencontre parents-enseignants.

En représailles, nos familles ont tenté de mettre des distances entre nous. Ils ont tenu une semaine, juste le temps des vacances.

Les liens de l'Esprit sont les plus forts, je le découvrirais bien plus tard.

Pourquoi étions-nous si turbulents ? Parce que mal élevés ? Ce n'était pas le cas. Parce que traumatisés par nos souffrances non extériorisées ? Peut-être.

Cette question, je me la suis longtemps posée et je n'ai trouvé qu'une partie de la réponse le week-end du 10 avril 2010. C'était devant l'île de Taha'a en Polynésie française, sur un motu, petite concrétion de corail à l'intérieur d'un lagon. Parmi les amis campeurs qui m'avaient invité à mouiller le catamaran devant la plage de sable blanc, il y avait un adolescent de l'âge que nous avions P. et moi au moment de la naissance de notre amitié. Et ce fils de professeurs expatriés était amoureux d'une jeune fille

de son âge, belle comme le jour et qui venait de faire un demi-tour du monde via les canaux de Patagonie. Pour mettre la barre encore un peu plus haut, la maman de cette beauté partageait la vie d'un double vainqueur de transat à la voile, disparu depuis lors d'une belle plongée. Je suis allé échanger avec eux et j'ai observé l'adolescent, entre autres au cours d'un jeu pendant lequel on n'entendait que lui, tant il cherchait à se distinguer. J'ai aussi écouté le père expliquer, avec un sens extraordinaire de la dérision, leurs difficultés relationnelles. J'ai même photographié les yeux pétillants des deux jeunes tourtereaux. J'y ai reconnu nos regards et ceux de Sophie T., quand elle profitait du fait que P. avait les yeux tournés vers le tableau pour le regarder avec admiration, affection et envie. La jeune fille impose à l'adolescent de se mettre à exister, de partir à la conquête de ses propres limites. Ce n'est pas simplement un cœur (ou le reste, cela ne me regarde pas, mais je lui souhaite) qu'il cherche à gagner. C'est lui-même, ce qu'il a en soi et le moyen de faire pousser la plante dont il a le germe en lui. Son agitation a pour but aussi de faire de la place pour que la plante puisse s'élever vers le ciel sans contrainte et en toute Liberté.

Quelqu'un a dit : « Homme Libre, toujours tu chériras la Mer. »

Sans me prendre pour cet illustre philosophe (ou pour un autre), j'affirme qu'un homme de mer se doit de toujours chérir la Liberté, y compris et à commencer par celle des autres.

J'ai aimé ce gamin car je nous ai retrouvés en lui. Il m'a montré une image de moi que je n'avais certainement jamais pris le temps de regarder et m'a fait comprendre plus de choses que des séances sur le canapé d'un psychologue regardant sa montre.

Pendant que je l'observais, je sentais, posé sur moi cette fois, le regard d'une femme semblable à celle avec laquelle j'aspire à écrire la suite de ma vie.

Et là, j'ai compris qu'il ne suffisait pas que celle que j'aime m'admire, il me fallait aussi, en toute modestie, m'admirer. Or moi, je ne m'admire que depuis le 24 décembre 2009 quand j'ai mouillé mon ancre au pied des tombes de Brel et de Gauguin, dans une baie proche d'Atuona aux Marquises. Quel beau cadeau de Noël je nous ai ainsi fait à elle et à moi et quel encouragement pour l'Avenir !

En cette année 1978, la vie nous a lancé des défis à P. et à moi et nous les avons relevés.

Les filles de notre classe étaient pour la plupart jolies, mais surtout, elles avaient des personnalités fortes et des différences.

Il y avait Marie-Noëlle la presque adulte qui arrivait de Paris, Chantal la juive et sa meilleure amie musulmane, Corinne la rigolote ou Sophie la poupée. Aucune n'était fade. Quant aux garçons... il y en avait une dizaine, mais nous n'avions que peu d'affinités avec eux. Je ne me souviens que de Denis que je n'aimais pas (pourquoi ? ...) et de Nouredine qui parlait de son Algérie d'une façon que je n'ai comprise que nombre d'années plus tard. Il m'a fallu pour cela traverser la Méditerranée et contempler (pendant que mon chauffeur s'attendait à voir sortir d'une ruelle, des membres du FIS – Front islamique du salut qui ont détourné l'Airbus à Marseille-Marignane – venus m'enlever) la baie d'Alger depuis Notre-Dame d'Afrique... Il y avait aussi un type un peu bizarre qui écrivait des romans de science-fiction. Quelle classe !!!

Je vais être honnête et c'est facile de l'être après tant d'années : notre objectif, non avoué à l'époque, pour les puceaux que nous étions, était « d'aller à Dame ». J'aime toujours cette

expression que je trouve plus jolie et plus adaptée à la situation que « faire l'Amour » (nous ne risquions pas de faire ce que nous ne connaissions pas...) ou « bxxx » (je n'ai pas le souvenir de l'avoir fait de toute ma vie...).

Pour P. et moi, cela devait passer par la conquête de l'âme AVEC celle du corps. Et pour cela, il fallait susciter l'intérêt, gagner l'estime, être reconnu comme quelqu'un de bien dont la fréquentation valorisait la demoiselle.

Nous nous intéressions à tout : politique, technologie, voyages, sports... ET bien entendu : filles !!!

Et grâce à elles, nous ne nous sommes pas contentés comme les autres garçons de notre âge des cylindrées de voitures ou du classement du championnat de foot. Non, nous nous efforcions de toujours être au cœur des débats, de toujours étonner, de faire plus, mieux et différemment.

Une anecdote illustre parfaitement cette volonté : notre professeur d'économie nous demande de faire un exposé sur le thème « créez votre entreprise ». Nous prenons la température de la classe et constatons vite qu'entre la laiterie et la roulotte à frites, les exposés vont être des moments de pure animation, aussi gais à écouter que la télé à regarder quand il y a une panne d'électricité.

Délégué de la classe, j'use de mes privilèges pour que nous passions parmi les derniers afin d'avoir plus de temps pour nous préparer. Soirs, mercredis, week-ends... nous avons travaillé sans relâche, nous installant dans la bibliothèque du lycée, visitant la Chambre de Commerce et d'Industrie, rencontrant chefs d'entreprises, comptables, médecins... Nous établissons un vrai budget prévisionnel, obtenons un tarif spécial de la part de Durex (préservatifs), intégrons dans nos tarifs une carte de

fidélité qui permet de faire livrer des fleurs à sa femme pendant que... Plus les choses sont réalistes, et plus elles nous font rire.

Le grand jour arrive enfin, nous sommes prêts, nos dossiers sont ficelés, nous avons répété notre show jusque tard dans la nuit. Je suis debout devant le tableau noir, les élèves sont silencieux, P. retient son rire... J'annonce que nous allons ouvrir une maison close, ici, à Annecy, terre de Saint François d'Assise !!!

Le prof traverse la classe les bras au ciel expliquant que ce n'est pas possible, que cela ne se fait pas... Je connais le personnage pour lequel j'ai toujours eu respect et affection. J'ai donc prévu mon coup : je le regarde bien dans les yeux et lui rappelle que les cours de philosophie ne commençant qu'en 1ère, je lui saurais gré de bien vouloir me laisser parler, en cours d'économie... d'économie !!!

Notre note a été 10 sur 20 : 0 pour le sujet, 20 pour la façon dont il était traité. Nous avons rejoint nos places sous les applaudissements et on a parlé de cet exposé dans presque toute la ville. Ma mère en a eu des retours de la part de ses amis et m'a disputé. J'ai eu droit aux traditionnels : « Si ton père était encore là » et « Ton grand-père doit se retourner dans sa tombe ». Ayant eu depuis le privilège de rencontrer des hommes ayant servi avec papa et qui le connaissaient bien, je suis certain qu'il aurait eu du mal à garder son sérieux en me disputant.

Cet exposé a aussi alimenté, comme un fil rouge, la vie de la classe tout au long de l'année...

Un jour, Corinne se plante en espagnol (une histoire de conjugaison). Isabelle (c'est plus joli et plus féminin avec un « z » pour une prof d'espagnol), la prof, aussi sympathique que belle, la taquine en l'invitant à travailler un peu plus si elle veut réussir dans ses projets professionnels. Corinne ne s'est pas démontée et, sous les rires des élèves et du professeur, s'est

ournée vers moi et m'a demandé de lui confirmer que je l'embaucherais bien dans notre établissement. Ce jour-là, je lui ai proposé de m'épouser, vu qu'elle voulait devenir comptable, elle aurait eu une meilleure place dans l'organisation.

C'était en 1978–1979, il y a péremption. Alors, je passe aux aveux. Madame Isabelle, professeur d'espagnol de la terrrrrrrrrrrible classe de seconde AB2-1 du lycée Gabriel Fauré, vos longues robes ouvertes vers des trésors que je n'osais imaginer et que vous exposiez en partie à mes rêves, assise sur le bureau devant lequel je me tenais (c'était le seul cours que je suivais du 1<sup>er</sup> rang !!!), ainsi que vos maquillages qui ressemblaient à des tatouages de guerriers maoris, m'ont donné le goût de la femme authentique.

Isabelle ne m'a pas simplement révélé mon Amour de la Femme, elle m'a offert un lien avec le monde ibérophone. Je parle, à regret, très mal cette langue, mais je l'adore, je la trouve jolie, entraînante, pleine de vie...

En cours, P. me surnommait le dictionnaire car j'inventais des mots espagnols tout droit sortis de mon imagination quand le besoin s'en faisait sentir. Souvent, j'étais à côté de la plaque, parfois je tombais juste et parfois... MON mot était plus joli que le mot... espagnol !!! Amoureux de ma prof d'espagnol, donc de la langue espagnole, j'adore naviguer en Espagne et en Amérique Centrale. J'ai aussi attendu d'atteindre la cinquantaine pour tomber amoureux... d'une Espagnole de l'âge de ma sœur et portant le même prénom que ma fille !!! Ce livre n'existerait pas sans elle, qu'elle en soit ici remerciée pour cela et pour tout le reste, même si la fin de la « croisière » s'est faite par une tempête de force 12.

En classe, avec P., nous nous faisons régulièrement mettre à la porte, séparément. Un jour que nous occupions la table la plus

proche de celle du fond, c'est mon tour, je sors. Depuis le couloir, j'entends mon complice continuer à me parler comme si j'étais encore en classe. Le prof, exaspéré, y perd son latin et lui ordonne de sortir. Le temps qu'il s'aperçoive de sa gaffe, nous étions quasiment déjà en train d'aller boire un café dans le fond d'un bar de la vieille ville d'Annecy pour y refaire le monde.

Il y avait ce poème que nous avons écrit en cours de français et qui était comme un programme de vie devant nous emmener vers Tahiti à la voile.

Chez moi, on aimait mon amour pour les bateaux, tant qu'il restait une passion que je vivais sous le contrôle familial en Haute-Savoie. J'ai donc compris que ma liberté passerait par la Marine nationale. Alors que P. choisissait une 1ère « math et sciences naturelles », je choisissais la mienne après une sérieuse (sérieusement !!!) étude statistique destinée à savoir dans quelle section seraient les plus jolies filles.

Je n'ai pas beaucoup fréquenté le lycée cette année-là. Ma sœur, sous la tutelle de laquelle j'étais plus ou moins, avait une signature facile à imiter, donc je l'imitais !!! À ma décharge, je préparais aussi par correspondance un Bac Pro Photo, suivait des cours d'architecture navale et de théologie (si, après le bordel, le Temple !!!). Donc je bossais.

J'ai fait un service militaire passionnant à propos duquel je ne peux dire que peu de choses si ce n'est que je n'ai compris que bien des années plus tard la valeur de ce que j'y ai appris et celle des gens que j'ai eu l'honneur de fréquenter.

Je n'ai pas beaucoup vu P. pendant cette période, j'ai juste suivi son parcours scolaire et son départ dans les chasseurs alpins. Quand je suis revenu à une vie plus ou moins civile – civilisée, nous nous sommes peu fréquentés. Nous avons nos

vies, les études qui reprenaient et nos premiers grands amours de « presque hommes ».

Et puis, un jour de novembre 1982, P. m'appelle. Il est bénévole dans la première radio locale de Haute-Savoie et me demande de venir y parler de la Route du Rhum qui vient de quitter Saint-Malo et de l'anniversaire du dernier message d'Alain Colas, disparu à bord de Manureva quatre ans plus tôt. Avec l'émotion liée à l'utilisation d'un micro pour partager mon amour de la mer et le fait de vivre ensemble une aventure originale, notre amitié a repris de plus belle.

P. et moi sommes devenus rapidement des piliers des ondes locales. C'était le début de la bande FM, il fallait tout faire et donc, pour des jeunes de vingt ans, tout apprendre. Animer, réparer le matériel, commenter, mais aussi trouver des fonds, monter des opérations publicitaires... Nous avons plongé dans Antenne 74 avec toute notre passion et notre rage. Notre statut de vedettes locales nous ouvrait des portes insoupçonnées. Nous ne doutions de rien et surtout pas de nous-mêmes. Nous n'avons jamais été, ni l'un ni l'autre, d'un tempérament belliqueux. Pourtant, nous avons failli nous battre contre le bodyguard de Kim Wilde qui donnait un concert à Annecy. Il ne voulait pas que nous la voyions en privé...

Les concerts étaient des occasions de se plonger dans un bonheur partagé et de le vivre ensemble. Le groupe Starshooter passait et nous rentrions à fond, en cyclo, en chantant du Hard Rock. Daniel Balavoine venait et nous restions jusqu'à 2 heures du matin à parler avec celui qui a si bien chanté l'amour qu'un homme peut porter à une femme...

Quant à Barclay James Harvest, leur message pour l'Avenir était clair à mes yeux :

Oh when you see  
A mountain so high  
If you want to see,  
You've got to move to the other side

Quand tu vois  
Une montagne si haute,  
Si tu veux voir,  
Tu dois aller de l'autre côté.

Sous-entendu, le bonheur, tu payes cash. « If you don't pay, you don't play » disent les Américains (si tu ne payes pas, tu ne joues pas).

Pour financer la radio, nous faisons des essais radiophoniques de voitures. Pauvres voitures... Nous venions d'avoir notre permis de conduire et nous nous prenions pour Ari Vatanen.

Un jour que nous essayions la dernière Mercedes 190 E (celle qui nous avait été confiée était rouge, quelle discrétion !!!), nous sommes allés chercher la dernière conquête de mon Don Juan d'ami. En descendant dans la vallée, j'ai observé leur complicité et deux convictions se sont imposées à moi : déjà, si P. se mariait un jour, ce serait avec une fille qui ressemblerait à cette jolie Savoyarde et ensuite nos chemins allaient se séparer prochainement.

La demoiselle est devenue la mère de ceux qui appellent P. « papa », devenu directeur de l'Office de Tourisme... de son quasi-village natal !!! Quant à moi, mon amour de la mer m'a emmené à Saint-Malo où, sur le pont humide de Pen Duick III, par une grosse tempête d'équinoxe entre Jersey et Guernesey, j'ai rencontré Marie-Laure, la maman de ma fille. Les marins sont polygames dans leur ADN : les premières femmes de leur vie sont l'Aventure, la Mer et celle(s) de leur(s) enfants. Les